Berlin : la diversité à l'épreuve

Denis Bocquet (Ecole nationale supérieure d'architecture de Strasbourg, Laboratoire AMUP / Ecole des Ponts ParisTech, Laboratoire LATTS)

Ce texte est une version préliminaire du chapitre du même titre publié dans : **Sanson (David) (dir.), Berlin: Histoire, Promenade, Anthologie et Dictionnaire, Paris, Robert Laffont, 2014, 1127p., p.319-340.**

Merci de citer en tant que tel et de se reporter à la version publiée pour la pagination et les références

De Voltaire à un migrant turc anonyme des années 1970, de Joseph Roth, qui a dans ses chroniques donné du Berlin de la République de Weimar et de la montée du nazisme une vision unique, à la nuée d'artistes contemporains venus aujourd'hui du monde entier sentir dans des quartiers en profonde mutation le souffle de la création, Berlin a été, à de nombreuses reprises au cours de son histoire, choisie par des populations diverses, qui à chaque fois ont contribué à faire de la ville le cœur vibrant de l'Europe cosmopolite. De l'époque de son ascension comme capitale de la Prusse à nos jours, la ville a ainsi souvent été le refuge, pour des raisons diverses et sans doute aucunement convergentes tant les configurations historiques ont été différentes, de populations ailleurs persécutées, marginales ou simplement espérant trouver à Berlin l'opportunité d'une vie meilleure ou d'une expression plus aisée de leurs idéaux religieux, sociaux, philosophiques ou artistiques. Ces populations ont donné à la ville son visage de métropole culturelle et plurielle, et ont contribué à façonner son identité de cité créative et tournée vers le monde. La présente promenade se propose ainsi de retrouver les lieux berlinois de cette diversité urbaine, et, de l'arrivée des huguenots à la réinstallation d'une communauté juive dans les années 1990, du bouillonnement intellectuel de la République de Weimar aux bars du Prenzlauerberg d'aujourd'hui, d'explorer les ressorts de l'attractivité berlinoise pour tous ceux qui sont venus, à un moment ou à un autre, diversifier le panorama démographique et culturel d'une ville dont il serait erroné de lire l'histoire sous le seul angle, par exemple, de la transposition urbaine de l'idéologie monarchique prussienne ou, de nos jours, d'une parfois brutale gentrification qui tend à annuler par l'uniformisation sociale les effets de la diversification des origines, des langues et des mœurs. Berlin a été façonnée tout autant par la diversité de ses populations que par la mise en conformité de l'espace de la ville aux diverses idéologies qui s'y sont succédées, de l'Empire prussien au régime nazi ou à la dictature Est-Allemande. Par un regard sur cette diversité même, le promeneur pourra tenter de recoudre les pans d'histoire masqués, combattus ou niés par ces idéologies, et se saisir ainsi d'une dimension beaucoup plus intime de la ville, de ses racines et de ses lieux les plus forts.

Berlin ne saurait toutefois sans claires mises au point incarner l'idéal d'une ville de la diversité et du cosmopolitisme. Historiquement, elle restera à jamais en effet aussi celle de la stigmatisation, de la discrimination puis de la persécution, de la déportation et de l'extermination des populations juives pendant la période nazie, et en général de la théorisation d'une odieuse recherche de pureté raciale en totale contradiction avec tout idéal de cosmopolitisme ou de diversité. Berlin a ainsi été, entre 1933 et 1945, la ville du contraire du cosmopolitisme, celle de la mise en place de l'appareil totalitaire national-socialiste et de l'éradication violente de toute substance humaine et urbaine allant dans le sens du mélange, de la coexistence et de la richesse culturelle, identitaire et religieuse plurielle. Les introspections allemandes sur les racines de ce mal absolu dont Berlin a été le théâtre ont également montré que la ville en tant que capitale de la nation allemande telle que façonnée aux cours du siècle précédent, et héritière du nationalisme prussien, portait plus profondément encore les traces de cette négation de l'apport cosmopolite : dans les théorisations raciales du 19^{e} siècle, dans l'exaltation nationaliste, dans le culte de la puissance. Une promenade sur les traces du passé de la diversité ne peut donc se faire sans une excursion à Wannsee, où sur les bords du lac, dans le

cadre idyllique de la somptueuse villa Marlier, fut en janvier 1942 autour de Heydrich et de Eichmann théorisé et méticuleusement planifié l'anéantissement des populations juives d'Europe. Cette promenade dans le Berlin de la diversité doit aussi avoir comme nécessaire référent un des camps de concentration des environs de Berlin, dans la campagne du Brandebourg, où furent enfermés puis assassinés des centaines de milliers de Juifs, résistants, communistes, prisonniers russes, homosexuels, Roms, Tziganes et membres de toutes les minorités qui pour le régime national-socialiste incarnaient une diversité devant être anéantie. A quelques stations de S-Bahn du centre-ville, à une quinzaine de kilomètres au-delà de la cité-jardin de Frohnau, près d'Oranienburg, lieu d'un des premiers camps d'internement du régime nazi, on trouve ainsi le camp de concentration de Sachsenhausen, où moururent plus de 100.000 prisonniers et où Himmler fit mettre au point les affreuses techniques de l'extermination de masse. A Berlin, au centre-ville, les traces architecturales du régime national-socialiste, dont une des plus imposantes reste sans doute le *Reichsluftfahrtministerium* (à l'angle de la Wilhelmstrasse et de la Leipzigerstrasse, aujourd'hui reconverti en ministère des Finances) projections d'une idée de la ville dans laquelle l'architecture et l'urbanisme devaient être le miroir d'une société dans laquelle la diversité aurait été réduite à néant, doivent aussi contribuer à rappeler le contexte de toute mise en valeur de Berlin comme ville cosmopolite. Il n'est point de narration irénique possible de cette histoire du Berlin cosmopolite, la ville ayant connu de manière tragique le moment le plus intensément destructeur dans la rupture avec cet apport. Cette promenade sera aussi rythmée par l'émotion de rencontrer, en tant de lieux de la ville, des plaques commémoratives évoquant telle ou telle victime de l'horreur national-socialiste, ou tel ou tel lieu symbolique de la vie juive berlinoise détruit pendant les années 1930, ainsi que par l'émotion suscitée par les lieux dédiés à la mémoire de l'holocauste, comme le mémorial aux Juifs assassinés d'Europe conçu par l'architecte Peter Eisenman entre la porte de Brandenbourg et la Potsdamerplatz.

Il est une autre dimension tragique sur laquelle forcément bute toute tentative de promenade dans ce qui pourrait se concevoir comme les lieux de la mémoire cosmopolite berlinoise. C'est le résultat des bombardements de la Seconde guerre mondiale et des politiques de déblaiement des années 1945-1975, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, qui ont à jamais changé le visage de la ville et effacé les traces des lieux incarnant l'âme du Berlin des décennies et siècles précédents. A Berlin, ville des promenades patrimoniales impossibles, de tels lieux *authentiques* sont désormais rares, et la mémoire doit souvent composer avec la complexe question de l'absence, de la trace et de la reconstruction. Mais, en retour, le cas de Berlin permet de réfléchir à ce rapport même entre la forme physique de la ville et les différentes strates culturelles qui se rapportent à son histoire. La mémoire des lieux se joue ainsi souvent à Berlin dans le décalage, l'évocation, l'imagination, le vide ou l'oubli, ce qui n'enlève rien à son intensité, au contraire parfois. Une promenade dans l'histoire du Berlin cosmopolite ne peut ainsi être conçue comme une passive déambulation dans laquelle la litanie des lieux ferait surgir un sens inné. Elle doit plutôt être vécue comme une recherche sans cesse vouée à buter sur les obstacles d'une mémoire qui se refuse à être univoque. Mais lorsqu'il en tient finalement le fil, c'est toute la complexité de cette mémoire, faite d'échos humains plus que de pierres, qui s'offre au promeneur.

L'acte fondateur de l'identité plurielle de Berlin date du moment même où la ville a connu une première phase de développement rapide, suite à plusieurs siècles de modeste croissance depuis sa fondation d'abord et depuis sa reconnaissance en tant siège des margraves et électeurs de Brandebourg. Il a constitué aussi une réponse à une traumatique phase de fort déclin. Ville commerciale, et de plus en plus ville de cour, située au cœur d'une région d'agriculture pauvre, entourée surtout d'immenses forêts, Berlin pâtissait en effet dans la seconde moitié du 17^{e} siècle d'un contexte déprimé, avec notamment les dures conséquences pour le Brandebourg de la Guerre de Trente Ans. La ville avait perdu une part importante de sa population, et ses réseaux commerciaux traditionnels avaient été mis à mal par trois décennies de conflit et de reconfiguration violente de la géographie européenne. La décision du Grand Electeur Frédéric-Guillaume Ier d'accueillir les Huguenots fuyant les persécutions françaises s'inscrit donc, au-delà de ses aspects de solidarité religieuse de la part d'une branche calviniste des Hohenzollern, dans le cadre d'une

politique de repeuplement et de recherche d'un nouveau dynamisme. Par l'Edit de Potsdam, le 29 octobre 1685, quelques jours seulement après la révocation de l'Edit de Nantes, Frédéric Guillaume ouvre ainsi ses terres aux Huguenots désirant fuir la France, et attribue aux nouveaux venus un certain nombre de privilèges fiscaux, communautaires et linguistiques. Les ambiguïtés initiales relatives à l'idée d'une colonisation agraire en Brandebourg étant rapidement levées par l'installation d'une population délibérément urbaine, dédiée à l'artisanat surtout, Berlin bénéficie au cours des décennies suivantes de l'afflux d'une population nombreuse et dynamique, qui relance l'économie locale, autour notamment des arts de la cour et d'un artisanat de luxe trouvant dans l'orfèvrerie et l'horlogerie ses expressions les plus prestigieuses. L'apport huguenot, d'un point de vie démographique, marque le début d'une nouvelle croissance pour la ville, si bien que leur proportion, au cours des premières décennies de leur présence, en est venue à être massive dans la population berlinoise. Au tournant du 18e siècle, les Français représentent ainsi environ un quart de la population de Berlin. Mais celle-ci est encore très limitée (moins de 30.000 habitants estime-t-on généralement), ce qui explique que le poids relatif des quelques 5 ou 6000 Français soit si élevé. Peu à peu, avec l'afflux de nouvelles populations germaniques le poids proportionnel des Français et de leurs descendants s'estompe, à la différence de leur influence culturelle sur le façonnement de l'esprit de la cour de ce qui devient le nouveau cœur de la Prusse. Il ne faudrait pas avoir cependant de l'intégration des réfugiés français une idée faussement apaisée. L'intégration n'a pas été sans difficultés initiales et frictions multiples, tant avec les corporations locales, que les privilèges accordés aux artisans huguenots irritaient, qu'avec la population germanophone, que le caractère rétif des Français à l'apprentissage de sa langue tendait à exaspérer. Les historiens ont aussi pu montrer qu'au cours des premières décennies, la plupart des mariages avaient lieu à l'intérieur d'une communauté qui tendait à vivre en vase clos. Mais à partir du milieu du 18^{e} siècle, les générations passant, l'intégration semble avoir été plus profonde, les familles d'origine huguenotte prenant même part au premier cercle de la notabilité prussienne. Même si le culte du dimanche est resté en français jusqu'à la fin du 19^{e} siècle, l'appartenance prussienne des huguenots berlinois n'a jamais été démentie. Pour le promeneur contemporain cependant, les traces des Huguenots dans Berlin sont tenues. Quelques évocations toponymiques à consonance française, et quelques rares lieux, plus ou moins facilement identifiables dans le paysage urbain cultivent certes le signe d'un héritage et d'une présence, mais peu d'éléments tangibles pour constituer ce qui pourrait être un véritable parcours huguenot dans la ville. Du premier temple protestant français, dans la Dorotheenstadt, il ne reste ainsi plus rien. Si lors de l'arrivée des Huguenots, il existait déjà depuis 1672 une paroisse réformée française, fondée par des réfugiés protestants issus d'une précédente vague de persécutions et s'étant dédiée à l'accueil des nouveaux venus dans le seconde moitié des années 1680, la nécessité de construire de nouveaux lieux de culte s'était imposée très rapidement, surtout dans la Friedrichstadt et la Dorotheenstadt, les deux lieux privilégiés de l'installation huguenotte. Mais du lieu originel il ne reste plus rien. Ce n'est pas le cas en revanche du temple français de la Friedrichstadt, qui marque de nos jours le panorama urbain d'une manière monumentale. Construit en 1705 par l'architecte huguenot Jean-Louis Cayart sur le Gendarmenmarkt, sur un terrain donné par le souverain, il marque au cœur de la ville la présence française. Mais son état actuel n'a plus grand-chose à voir avec celui du temps des huguenots : sous Frédéric II, en 1785 une immense coupole monumentale est ajoutée par l'architecte Carl von Gontard, dans une symétrie démonstrative avec l'église allemande qui occupe l'autre côté de la place : le temple réformé français est intégré à une nouvelle scénographie urbaine, et le bâtiment d'origine est inséré dans un écrin plus grand. Cet effet est encore renforcé en 1905, quand le temple est encore remanié. Dans ce double processus de transformation cependant, à chaque fois a été confirmée la place centrale dans le Berlin prussien, du temple français, qui a suivi dans son apparence les phases de la monumentalité monarchique puis impériale. Il a ensuite malheureusement aussi suivi le destin de tant d'autres monuments berlinois, puisqu'il a été détruit lors des bombardements alliés de 1945. Dans le Berlin de l'Après-guerre, en zone d'occupation soviétique, la mémoire huguenotte n'était plus incarnée que par une ruine. Mais le temple a été au bout trois décennies dans cet état reconstruit par le régime Est-Allemand dans les années 1980 et

ré-inauguré en 1987, dans le cadre des célébrations du 750e anniversaire de la ville, à l'occasion duquel le régime avait opéré un tournant historiciste dans la reconstruction. Dans ce contexte, le Gendarmenmarkt reconstruit était devenu le manifeste d'un nouvel urbanisme Est-Allemand, réconcilié avec l'histoire. La rénovation du quartier depuis la réunification n'a fait que renforcer la centralité monumentale du Französicher Dom. Il y a pourtant dans Berlin d'autres traces de la présence huguenotte. Si rien ne reste de l'hôpital français de l'époque huguenotte, le collège français, fondé en 1689 et devenu lycée français, constitue toujours un repère important dans la culture de la ville. Dirigé à sa fondation par le messin Charles Ancillon, dont le père David était devenu le premier prédicateur de la paroisse réformée française, le collège s'est rapidement ouvert aux élites germanophones et de la cour. Ancillon, qui a aussi rédigé la première histoire de l'installation des huguenots à Berlin, devient ensuite historiographe officiel de Frédéric I, et, après avoir été juge à la cour française de Berlin, devient directeur de la police berlinoise. Il incarne par son parcours la progressive fusion entre société huguenotte et tournant prussien de la cour des Hohenzollern. Du collège qu'il a fondé, il ne reste pourtant que la tradition, et point la trace physique. Le lieu original n'existe plus, et même le lycée des années 1874-1945 a été détruit. Il n'en va pas de même du cimetière français de la Chausseestrasse, qui constitue sans doute une des traces les plus émouvantes de la présence huguenotte en ville. Situé juste en dehors de ce qui constituait alors le mur d'octroi, dans la Oranienburgervorstadt, il renferme les sépultures de nombreuses personnalités huguenottes. Par l'architecture de ses tombes, il constitue aussi un témoignage de la culture néo-classique du 18e et du premier 19e siècle berlinois, ainsi que de la sociologie d'une notabilité huguenotte conquérant peu à peu des postes de prestiges dans tous les rouages de l'administration et de la culture locales. Une des tombes les plus visibles est celle de Frédéric Ancillon, descendant de Charles Ancillon, lui aussi prédicateur au temple protestant de Berlin puis professeur d'histoire à l'académie militaire prussienne et éducateur du roi Frédéric-Guillaume IV. Même si depuis 1835 la communauté réformée d'origine huguenotte utilise un autre cimetière, sur la Liesenstrasse, à quelques centaines de mètres de là en direction de Gesundbrunnen, le cimetière français reste ainsi un signe fort de l'intégration prussienne des protestants français réfugiés et de leurs descendants.

Il est un autre visage de l'histoire diversité berlinoise, partiellement en lien avec la présence huguenotte à la cour, qui hérite de cette culture francophile prussienne : c'est l'ancrage culturel vers l'occident, consacré au 18e siècle et fruit d'un puissant travail idéologique. D'un point de vue urbain et culturel, Berlin naît ainsi véritablement à l'Europe lorsque la ville, à l'influence jusque-là limitée à la marche de Brandenbourg et excentrée par rapport à Königsberg, devient, au tout début du 18e siècle, capitale d'une nouvelle puissance européenne alors en pleine trajectoire ascendante. L'annexion quelques décennies plus tard, de la Silésie par Frédéric II donne à ce qui n'était jusque-là qu'une conjonction dynastique entre Brandenbourg et Prusse orientale une dimension de continuité territoriale. Cette extension de l'horizon territorial, en même temps que la translation vers l'Ouest du centre de gravité, de l'identité même, de la monarchie prussienne constitue un choix autant culturel que stratégique : il s'agit de rapprocher la dynastie et son miroir urbain de l'Europe de la culture. Les premiers grands choix architecturaux pour Berlin découlent ainsi de cette volonté d'ancrer la monarchie non plus aux marges du continent, mais à proximité des autres grands centres germaniques et même de Paris ou Florence. Le couple Berlin/Potsdam devient alors une déclinaison de celui formé par Paris et Versailles pour la cour du roi de France, et la présence à la cour de personnages reflétant la diversité de l'Europe des Lumières fait partie de l'idée même qu'incarne la nouvelle Prusse. Ce cosmopolitisme culturel et philosophique des Lumières, qui a donné à la version prussienne du despotisme éclairé son aura continentale, doit ainsi beaucoup à la politique de Frédéric II. Avec la présence à Berlin de Francesco Algarotti entre 1747 et 1753, c'est ainsi un écho des débats italiens des Lumières que le roi souhaitait entendre à Potsdam. Frédéric II avait connu Algarotti au début des années 1740 et, celui-ci ayant ensuite joué un rôle éminent dans la constitution des collections royales saxonnes de peinture à Dresde, avait tenu à s'assurer ses services par l'octroi d'une pension et d'importantes distinctions. C'est un peu l'itinéraire qu'avait quelques années auparavant suivi Maupertuis, invité à présider l'académie des sciences de Berlin en

1740. Mais bien sûr, c'est surtout par la présence de Voltaire de 1749 à 1753 que le Berlin de Frédéric II a acquis sa réputation de refuge de l'Europe éclairée. Bien que la réalité des rapports entre le souverain et le philosophe ait été émaillée d'ambiguïtés fortes et de tensions, bien que, par ailleurs, le petit monde des hommes de lettres invités à Berlin ait été tiraillé de rivalités acerbes, on peut dire en effet que par cette ouverture européenne, la cour de Prusse s'est affirmée comme un modèle en Europe. Potsdam, son château et ses demeures nobles sont aujourd'hui la trace la plus tangible de ce moment. Comme la conquête de la Silésie par Frédéric II dès les premières années de son accession au pouvoir l'avait cependant illustré, le lien entre jeux philosophiques à la cour, politique et stratégie était loin d'être dénué de contradictions.

Le 18e siècle berlinois, en somme, a été celui d'une montée en puissance de l'identité prussienne dans laquelle des composantes de diversité ont été mises au service du dessein dynastique de faire de Berlin une grande capitale européenne. Le 19e siècle allait largement consacrer cette ambition, dans des contextes idéologiques en constante mutation. Mais, dès les périodes précédentes également, d'autres éléments de diversité avaient contribué à donner à Berlin son visage de ville cosmopolite. Il s'agit essentiellement des Juifs, dont l'influence a durablement marqué le paysage et la culture de la ville. Comme dans de nombreuses villes européennes cependant, la fin du Moyen-Age avait constitué une période difficile pour les Juifs berlinois. Présents depuis le 13e siècle à Berlin, Cölln et Spandau, les Juifs avaient subi en 1446 et de nouveau en 1510 d'importantes persécutions, qui se prolongèrent durant quasiment tout le 16e siècle et aboutirent à l'expulsion de 1573. Le Berlin médiéval n'a ainsi pas été la ville d'un cosmopolitisme dans lequel l'élément non-Chrétien aurait été intégré d'une manière harmonieuse. Ce n'est qu'avec le contexte des lendemains de la Guerre de Trente ans et de la dépression économique et démographique qui a accompagné ce passage que Berlin s'ouvrit de manière durable aux Juifs. De même que, quelques années plus tard, les huguenots français fuyant les persécutions dans leur pays furent accueillis à Berlin, en 1671, en conséquence de la décision de Léopold 1er d'expulser les Juifs de Vienne, Frédéric-Guillaume ouvrit sa ville à la notabilité marchande juive. Mais là encore, on est loin du cosmopolitisme au sens d'un système politique qui s'ouvrirait au monde : alors qu'aux huguenots allaient être concédés des privilèges juridiques, fiscaux et politiques importants, les Juifs étaient maintenus dans un statut relevant de la protection, contre redevance. Le droit de propriété et le droit de culte étaient limités. Il n'y a donc pas véritablement de trace à Berlin de cette période de présence juive. Il faut attendre 1714 pour que soient allégées les contraintes juridiques pesant sur les quelques centaines de Juifs habitant la ville. De cette époque date donc la première synagogue, dans la Heidereuthergasse, à l'inauguration de laquelle assista la reine Sophie-Dorothée. Ce lieu de culte, qui avait été remanié en 1855 par l'architecte Eduard Knoblauch, fut détruit par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Connue à partir de la construction de la nouvelle synagogue sous le nom de *alte Synogoge*, le promeneur n'en perçoit aujourd'hui la trace que par une plaque commémorative. Si au 18e siècle Berlin fut plus accueillante pour les marchands juifs, plusieurs vagues d'expulsions eurent cependant lieu, aux dépens essentiellement de migrants juifs originaires d'Europe centrale. Ainsi en 1724 puis en 1734. La communauté crut malgré tout jusqu'à compter plus de 2000 membres en 1750, sans que pour autant le statut discriminatoire ne soit levé. Sous Frédéric même, en 1750, les conditions financières du droit de protection furent rendues plus sévères, avec diverses classes de Juifs, pour lesquelles s'appliquaient des conditions différentes de protection. Parmi ces classes, celle des *Schutzjuden*, protégés personnels du souverain, était la plus favorisée, sans toutefois que le statut de ses membres ne puisse réellement inciter à qualifier de cosmopolite le panorama de la diversité berlinoise à l'époque des Lumières. Dans le même temps, plusieurs Juifs fortunés obtinrent du souverain l'affermage de certaines fonctions régaliennes. Nathan Veitel Heine Ephraim se vit ainsi confier la ferme des manufactures d'or et d'argent. Le palais rococo qui porte son nom est aujourd'hui encore le signe de l'importance de ce personnage dans le Berlin des années 1760 et 1770. Le palais avait été construit par l'architecte Friedrich Wilhelm Diterichs, habitué des commandes princières. Détruit pendant la Seconde Guerre mondiale, il a été reconstruit par l'architecte Franz Klinger à l'occasion des festivités du 750e anniversaire de la ville en 1987, pour lesquelles le Nikolaiviertiel servait de vitrine. A cette occasion, les autorités de Berlin-Ouest

acceptèrent de restituer au régime Est-Allemand les morceaux d'ornement qui avaient été sauvés des ruines : ils furent utilisés dans la reconstruction presque à l'identique du palais (mais à une dizaine de mètres de l'emplacement initial). D'une manière générale, les Juifs berlinois participèrent, outre à l'essor des activités marchandes et de banque, à la vie culturelle du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, avec notamment Felix Mendelssohn ou Amalie Beer, dont le salon littéraire contribua à la réputation du Berlin des Lumières. En 1781, Christian Wilhelm Dohm, ayant fréquenté les salons littéraires dans lesquels se côtoyaient Juifs et Chrétiens, fut un des premiers à formuler un projet d'émancipation des Juifs. Celui-ci fut mis en œuvre aux lendemains de la période d'occupation napoléonienne, un personnage comme Salomon Veit faisant par exemple son entrée dans les instances de l'administration urbaine. C'est ensuite en 1812 que les mesures discriminatoires restantes furent abrogées, une décision qui cependant avait ses limites : en étaient exclus les Juifs venant d'autres horizons territoriaux que ceux de la Prusse dans son étendue de 1812. S'ensuivit cependant une période de relative prospérité pour la communauté, de plus en plus intégrée à l'appareil administratif, commercial et culturel prussien. Cette période, qui vit le nombre de Juifs berlinois approcher les 30.000 au tournant des années 1860, culmina avec la construction de la *Neue Synagoge*. Située sur la Oranienburgerstrasse, elle est l'œuvre des architectes Eduard Knoblauch et Friedrich August Stüler, ce dernier figurant parmi les principaux artisans du programme esthétique élaboré pour Berlin dans la lignée de l'œuvre de Schinkel. Inaugurée en 1866, la nouvelle synagogue devint rapidement le cœur d'un quartier de plus en plus marqué par la culture juive. Son style orientalisant, comportant également des évocations ornementales issues de la tradition espagnole d'Al-Andalus, en fait rapidement le monument symbole d'une vitalité religieuse et culturelle juive. Si pendant la période nazie la synagogue ne fut que peu affectée par une tentative d'incendie en 1938, elle subit de lourds dégâts pendant les bombardements britanniques de 1943. Après-guerre, à demi en ruine, elle fut aussi utilisée comme carrière pour de nombreux chantiers de reconstruction. Elle resta pendant l'essentiel de la période communiste à l'état de ruine, présentée par le régime, à l'instar de la Frauenkirche de Dresde, comme un témoignage des méfaits du fascisme et de la guerre. Ce n'est qu'au moment de la commémoration en 1988 du cinquantenaire des pogroms de 1938 qu'il fut décidé, en contraste avec d'autres projets qui en prévoyaient le déblaiement total pour faire place à un monument commémoratif, de la reconstruire, non point à l'identique pour ne pas effacer l'histoire traumatique, mais avec cependant la façade et la coupole originales, sous forme d'un *Centrum Judaicum* dédié à la mémoire et à la culture juives. Les travaux ne furent achevés qu'au milieu des années 1990, après donc la chute du mur, et après une redéfinition des statuts et fonctions de l'édifice. Dès la fin des années 1980 la vie culturelle juive reprenait dans le quartier, avec la présence de divers restaurants, librairies et cafés. Cette tendance allait, entre les années 1990 et 2000, devenir le support d'un véritable tourisme de la mémoire juive, dont la *Neue Synagoge* représente assurément le point focal. Un peu comme à Prague, à Paris ou à Venise, le promeneur peut ainsi reconstruire un itinéraire dont, dans le cas de Berlin, la cohérence spatiale, renforcée par le musée juif de Daniel Libeskind et le mémorial de Peter Eisenman, et surtout l'intense charge émotionnelle, contraste avec la traumatique quasi-absence de traces *authentiques*. Le *Mitte* juif d'aujourd'hui est ainsi la résultante de relations plus complexes qu'on ne le pense souvent entre forme physique de la ville et mémoire.

L'inauguration de la *Neue Synagoge* ouvre pour la communauté juive berlinoise, au-delà des polémiques sur son architecture trop exotique ou son intérieur trop luthérien, avec notamment un orgue peu apprécié des tenants les plus conservateurs d'une tradition cultuelle moins acculturée, une période de rapide croissance démographique et de vitalité culturelle. Dans la capitale du nouvel Empire allemand s'installent bientôt plusieurs dizaines de milliers de Juifs originaires d'Europe centrale et orientale, fuyant à la fois un climat de pogroms récurrent et des conditions économiques précaires. Quant aux grandes familles berlinoises précédemment intégrées à l'appareil prussien, elles trouvent dans le service de l'Empire de nouveaux horizons. La présence d'un personnage comme Walther Rathenau parmi les proches de Guillaume II en atteste. Aux lendemains de la Première Guerre mondiale et sous la République de Weimar, l'afflux de populations juives vers Berlin se poursuit, renforçant l'aspect populaire de la vie des quartiers à forte présence juive,

surtout entre Mitte et Prenzlauerberg. C'est dans ce dernier quartier qu'est construite, par l'architecte Johann Hoeniger, une nouvelle grande synagogue en 1904, dans la Rykestrasse.
A la veille de l'ascension au pouvoir de Hitler, Berlin comptait ainsi environ 150.000 Juifs. Mais l'exil et la persécution allait très rapidement anéantir cette dimension de diversité. Les populations originaires d'Europe de l'Est sont les premières visées. Dès les années 1933 et 1934 les exactions sont nombreuses. Rapidement l'antisémitisme exacerbé du régime s'en prend également aux Juifs allemands. Ceux qui ne peuvent fuir sont d'abord brimés, exclus et discriminés, puis victimes de persécutions croissantes culminant dans l'internement puis dans la politique d'extermination. En 1945 toute trace de vie juive à Berlin a quasiment disparu. Quant à la politique des puissances occupantes, elle ne favorise en rien l'installation des Juifs libérés des camps de concentration dans la capitale allemande dévastée, mais organise d'avantage leur relogement dans des camps de transit d'où adviendra quelques mois plus tard leur migration, souvent dans des conditions tragiques, vers la Palestine sous administration britannique ou vers les Etat-Unis. Rien n'est réellement entrepris pour restaurer à Berlin ne serait-ce que la vitrine symbolique et culturelle d'une communauté. Dans ce qui devient le Berlin-Ouest, ne demeurent que quelques dizaines de familles, et sur les 800 cents Juifs de la zone d'occupation soviétique qui devient en 1949 la République démocratique, environ la moitié réside à Berlin, soit une infime proportion de ce que la ville avait connu quinze ans auparavant. Entre militants communistes, familles bloquées par les contingences de la Guerre froide et dimension cultuelle réduite à presque rien, ces Juifs de Berlin-Est ont peu en commun et peinent à constituer ce qui pourrait être une communauté. A cela s'ajoutent les réguliers accents antisémites de la période stalinienne, que l'appareil répressif Est-Allemand n'hésite pas répéter bien au-delà. Dans ces conditions, le paysage urbain berlinois, profondément marqué par les bombardements qui plus est, ne propose guère de dimension d'un renouveau culturel juif. La synagogue de la Rykestrasse est cependant restaurée et rouverte en 1953. Mais ce n'est qu'avec les années 1980 que l'attitude du régime change. Alors que jusque-là celui-ci s'estimait dispensé grâce à son rôle dans la Résistance et grâce à l'exil de nombre de ses figures de proue pendant le nazisme, de l'effort de contrition réalisé à l'Ouest dans la reconnaissance de la responsabilité de tous les Allemands dans l'horreur nazie, il commence à faire également cette démarche, et, malgré toutes les ambiguïtés perdurant, à favoriser un certain renouveau juif à Berlin. Le promeneur trouvera ainsi à divers endroits de *Mitte* des plaques commémoratives datant de cette période, sur lesquelles la rhétorique du souvenir du fascisme se mêle à celle de la reconnaissance de la souffrance spécifique des Juifs. La reconstruction de la *Neue Synagoge* s'inscrit dans cette veine. Mais on est avec cette dimension du souvenir et du vide encore loin de la reconstitution d'une véritable communauté juive à Berlin. Celle-ci ne se passe qu'après la chute du mur, essentiellement dans le contexte du grand exode des Juifs russes. Environ 8000 Juifs originaires de Russie s'installent ainsi en une dizaine d'année à Berlin, donnant une épaisseur de vie à ce qui n'était jusque-là qu'une mémoire largement désincarnée. Mais cette migration change aussi considérablement le visage culturel et cultuel de la présence juive dans la ville, la dimension russe représentant désormais environ les trois quarts de la communauté. Par certains aspects aussi, la migration de Juifs russes s'intègre à un mouvement plus large, celui de la migration russe vers Berlin.
Celle-ci, dans sa forme contemporaine, avait commencé dès le milieu des années 1980, avec, dans la cadre de la Perestroïka, la possibilité laissée à des Russes considérés comme ethniquement allemands, d'émigrer vers l'Allemagne de l'Ouest et Berlin-Ouest. Mais l'histoire de la présence russe à Berlin remonte beaucoup plus loin. Elle commence assurément en 1706, avec la première ambassade, autour de laquelle s'organise tout au long des 18^{e} et 19^{e} siècles une petite communauté russe faite de diplomates, d'écrivains, de commerçants et, déjà, d'espions. Mais c'est suite à la Révolution d'Octobre qu'a lieu le premier afflux à Berlin d'une population russe. Des dizaines de milliers de réfugiés s'installent ainsi, essentiellement dans le quartier de Charlottenburg, entre 1918 et le début des années 1930. Aux nobles et officiers de l'armée tzariste des débuts succèdent peu à peu, au rythme des vagues de répression en Union soviétique, des dissidents politiques, des artistes et des intellectuels. En résulte une société russophone berlinoise de plus en plus diversifiée, et représentant dans le Berlin des années 1920 une part non négligeable de la population totale de la

ville. Celle-ci cependant fond très rapidement dès l'arrivée au pouvoir des nazis, la plupart des Russes choisissant un autre exil, vers Paris, Nice, Genève et bientôt les Etats-Unis. C'est, comme pour bien des aspects de la diversité berlinoise, la fin d'une époque, tant la présence russe aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale n'a plus rien à voir avec cet héritage. Il y a d'abord, outre les soldats des troupes d'occupation soviétiques qui se succèdent en ville pendant 45 ans, tous ceux, anciens prisonniers notamment, qui étaient restés en Allemagne après la guerre. Mais la présence russe était aussi plus diversifiée en RDA, avec de nombreux experts dans des métiers divers, de la science à l'encadrement politique. Cette époque prend fin à son tour en 1990, avec les accords germano-allemands d'évacuation des troupes d'occupation. Bien sûr, des milliers de Russes, mariés en Allemagne de l'Est ou intégrés au marché du travail, comme de nombreuses infirmières, demeurent, mais avec le départ des soldats, et en général de tous les représentants de l'appareil soviétique, la présence russe à Berlin recommence sur de nouvelles bases. Ce sont donc ceux que l'on appelle souvent les Allemands de la Volga, qui viennent en fait de diverses républiques anciennement soviétiques, qui s'installent à Berlin. En vertu d'une conception de l'appartenance nationale fondée sur le droit du sang, dans une logique comparable à la politique israélienne d'octroi de la citoyenneté aux Juifs du monde entier, l'Etat fédéral allemand a accordé quasiment automatiquement la citoyenneté aux nouveaux venus russes ainsi qu'aux membres de leur famille considérés comme ethniquement russes mais les accompagnant. Pour une partie de ces Russes, Ukrainiens ou citoyens du Kazakhstan, les voies de la migration ont emprunté celles de la généalogie, à la recherche de plus ou moins mythiques origines allemandes. Comme des études ultérieures l'ont montré, des réseaux migratoires se sont organisés autour de l'opportunité, et bien peu des nouveaux migrants, de toute façon, ne parlaient la langue allemande. S'en sont suivis de profonds problèmes d'intégration et des malentendus durables sur la germanité des nouveaux citoyens, qui plus est souvent regroupés dans les quartiers de logement social hérités à l'Est de la période communiste. La sociologie de ces *Russlandeutsche* s'est cependant peu à peu complexifiée, et les efforts d'intégration entrepris par le Sénat de Berlin, conjugués à la volonté des immigrés russes de s'insérer dans la société allemande, ont fini par, au moins partiellement, porter leurs fruits. Signe de cette migration reste ainsi aujourd'hui, dans les quartiers de logement social de la partie Est de la ville, une forte prégnance d'épiceries russes, et une vie culturelle russophone revivifiée. Le cimetière russe orthodoxe de la Winterstrasse dans le quartier de Tegel, fondé en 1893, a lui-même retrouvé une nouvelle fonction. A la fin du 19^{e} siècle, il avait été l'objet d'un fort investissement par la communauté russe de Berlin. Plus de 4000 tonnes de terre avaient été amenées de la mère patrie et en son centre une église, construite par l'architecte Albert Bohm, exalte les valeurs esthétiques de la religiosité orthodoxe. Avec l'installation de nombreux émigrés suite à la Révolution d'Octobre le cimetière avait connu une nouvelle phase de grande utilité. En témoignent encore aujourd'hui les tombes de l'architecte Mikhail Eisenstein, père du cinéaste ou du juriste Wladimir Nabokov, père de l'écrivain. Mais, situé en zone d'occupation française, il avait été peu ou prou laissé à l'abandon dans l'Après-Guerre, avant ce renouveau récent. Bien que se situant hors des quartiers d'installation des immigrés russes actuels, il constitue un point de rencontre entre mémoire russe à Berlin et célébrations contemporaine de la vie communautaire. C'est moins le cas pour ce qui concerne les divers monuments érigés dans l'Après-Guerre à Berlin-Est en hommage aux nombreux soldats de l'Armée rouge tombés dans la lutte contre le régime nazi. Si leur entretien est encore assuré en vertu d'une dignité minimale, leur sens mémoriel tend à s'amoindrir. Seul le musée de Karlshorst, situé dans le bâtiment où fut signée la capitulation du 8 mai 1945, parvient à incarner encore un esprit commémoratif plus vivace. Musée militaire russe transformé suite à l'accord sur l'évacuation des troupes d'occupation en 1990 en un musée germano-russe, il incarne désormais cette mémoire de la lutte soviétique contre l'Allemagne nazie.

Pourtant, au-delà de cet aspect désormais figé, il y avait aussi dans la Guerre Froide, dont Berlin a été en quelque sorte et à ses dépens, la capitale, un aspect paradoxalement cosmopolite. Il y a eu tout d'abord pendant 45 ans la présence d'une population de soldats américains, britanniques, français et russes, parfois avec leurs familles, qui donnait aux quartiers respectifs d'installation de ces troupes, un aspect particulièrement international, avec la présence de nouvelles écoles et

associations. Entre Tegel et Reinickendorf par exemple, des centaines de familles françaises étaient installées, donnant même jusqu'au déménagement vers le centre-ville de l'école française en 2012, une touche française à tout un quartier. Il y a ainsi eu une sorte d'inertie après 1990 du cosmopolitisme de la Guerre Froide. En plus de ces familles, souvent d'officiers, qui ont habité à Berlin de 1945 à 1990, la présence en ville de milliers de jeune soldats a, pendant toutes ces années, contribué à donner à la ville son aspect festif avec une véritable animation noctambule cosmopolite, tout à fait différente de celle du Berlin alternatif en vogue à Kreuzberg, dont le corolaire était cependant un développement particulièrement voyant de la prostitution, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest.

Quant à Berlin-Est, il ne faut pas non plus en avoir une image tout à fait figée sur la grisaille de ses façades et il convient assurément de ne pas avoir de la diversité à Berlin dans les années 1970 et 1980 une idée uniquement fondée sur les réalités de la partie occidentale de la ville. A Berlin-Est aussi, d'une autre manière et dans d'autres proportions, selon d'autres logiques aussi, la société était animée d'apports internationaux. Il y avait d'abord les travailleurs de pays socialistes dont la migration était organisée et encadrée par le régime. Ceux-ci étaient logés dans des immeubles spécifiques, et leurs communications avec le reste de la population étaient minimes. Les Vietnamiens étaient les plus nombreux. Ils travaillaient essentiellement dans le textile, dans le cadre d'accords de gouvernement à gouvernement. La plupart ont été raccompagnés sans ménagement à l'aéroport de Schönefeld et expulsés par *charter* au moment de la chute du mur. Quelques-uns sont restés à Berlin-Est, se spécialisant d'abord, les usines ayant fermé, dans la vente à la sauvette de cigarettes de contrebande, puis parfois dans le commerce des fruits et légumes. Il y avait aussi les nombreux étudiants issus de pays socialistes ou en développement, présents dans les diverses institutions de formation supérieure que comptait la ville, entre université et instituts techniques. Parmi ceux-ci, les Algériens, les Africains de l'Ouest, les Syriens, les Yéménites et les Palestiniens étaient les plus nombreux. Ils étaient aussi généralement logés dans des résidences séparées, mais les occasions de contact avec la jeunesse Est-Allemande étaient nombreuses. La plupart des témoignages, tout en faisant état de l'étroit encadrement dont ils étaient l'objet par l'appareil répressif, soulignent la vigueur des soirées internationales et l'ambiance musicale bigarrée du Berlin-Est des années 1970 et 1980. Un certain nombre de ces étudiants sont restés en Allemagne de l'Est, notamment en tant qu'ingénieurs. Et puis il avait le Berlin-Est des réfugiés politiques, la RDA s'étant forgé une réputation d'accueil des communistes et militants syndicaux combattus dans le monde par des dictatures soutenues par les Etats-Unis. Parmi ces réfugiés, il y avait par exemple de nombreux Chiliens ayant fui la dictature du général Pinochet, dont Michelle Bachelet qui allait devenir Présidente du pays en 2006 et étudia la médecine à Berlin dans la seconde moitié des années 1970. Les Chiliens vivaient généralement dans des appartements attribués en priorité par le parti, et bénéficiaient de conditions matérielles de vie plutôt supérieure à celle des autres berlinois de l'Est, d'où de durables jalousies. Mais leur présence contribuait à donner à la ville un aspect cosmopolite, en phase aussi avec les luttes politiques dans le monde entier dont le régime se faisait un écho zélé. Ce Berlin-Est était ainsi également celui de la lutte contre l'Apartheid en Afrique du Sud, contre le régime des généraux en Argentine et contre la discrimination à l'encontre des Noirs aux Etats-Unis. Malgré toutes les ambiguïtés de ces luttes dans le contexte d'un régime hôte lui-même oppresseur de sa propre population, cette composante cosmopolite à Berlin-Est contribuait à donner à la ville un visage plus ouvert, au rythme des concerts de soutien à telle ou telle cause et des soirées entre intellectuels. Elle contribuait aussi à rendre le quotidien des débats politiques informels moins contraint, les hôtes étrangers ayant une plus grande latitude dans la prise de parole. Berlin-Est était aussi le refuge de nombreux communistes iraniens.

A Berlin-Ouest également la diversité était en quelque sorte partiellement faite de réfugiés : Allemands de l'Ouest fuyant l'appel au service militaire ou alternatifs de toute l'Europe et des Etat-Unis expérimentant à Kreuzberg des modes d'être à la ville en rupture avec le capitalisme. Les derniers bastions de cette culture de l'occupation d'immeubles pour empêcher leur rénovation tournée vers le profit tombent les uns après les autres, si bien qu'une promenade dans Kreuzberg sur ce thème devient de plus en plus délicate. Mais le cosmopolitisme de Berlin-Ouest était surtout le

fait d'une nombreuse communauté turque, elle-même diverse tant les minorités étaient en son sein également représentées, des Kurdes aux Alévis. Des phases initiales de la présence turque à Berlin, des prisonniers des guerres contre les armées ottomanes aux diplomates et commerçants de la cour, il ne reste que peu de traces. La fausse mosquée de Potsdam est en revanche un des signes de la mode turcophile en vigueur à la cour dans les années 1840 : il ne s'agit en fait que de l'habillage des imposantes machines à vapeur conçues par les usines Borsig pour le fonctionnement des pompes des fontaines du *Schloss Sanssouci*. La présence actuelle turque a Berlin a donc d'autres racines, qu'il faut chercher du côté de la politique migratoire de la République fédérale au tout début des années 1960, conjuguée avec la pénurie de main-d'œuvre ayant suivi la brusque impossibilité pour des dizaines de milliers de travailleurs Est-Berlinois de se rendre quotidiennement à l'Ouest à partir de 1961. Jusqu'en 1973 la migration vers Berlin de nombreux *Gastarbeiter* turcs a ainsi été organisée. Ensuite, la logique du regroupement familial a été le moteur essentiel d'un courant qui a refaçonné plusieurs quartiers de la ville, Kreuzberg, Neukölln et Wedding essentiellement. Berlin, modèle d'un urbanisme « doux » depuis la fin des années 1970, est aussi devenu un modèle dans la mise en place de politiques d'intégration. Malgré les ambiguïtés de celles-ci, avec notamment une discrimination toujours forte sur la maîtrise de la langue allemande et malgré un accès encore très discriminé aux formations supérieures et aux emplois les plus qualifiés, le Sénat de Berlin a su irriguer le tissu social d'une multitude d'initiatives fondées sur la participation des habitants. On estime à aujourd'hui environ 200.000 personnes la présence turque à Berlin, dont environ la moitié est constituée d'habitant ayant acquis la nationalité allemande. Après la chute du mur, la population turque d'origine est, à l'image du reste de la population Ouest-Berlinoise, largement demeurée dans ses quartiers traditionnels, les pionniers de l'installation à l'Est ayant été très peu nombreux. C'est donc toujours à Kreuzberg, Neukölln et Wedding que l'on trouve les signes vivants de cette culture turque berlinoise : épiceries, commerces, associations culturelles. L'influence turque sur la culture urbaine a cependant débordé ce cadre : du barbecue dans les parcs, longtemps objet de conflits d'usages acerbes puis peu à peu devenant une tradition partagée, au Döner détrônant largement la Curry-Wurst, le Berlin turc dépasse les limites des enclaves urbaines communautaires. A Neukölln, le marché turc de Maybachufer s'est enrichi, au rythme de la gentrification, de nouvelles dimensions, passant de marché communautaire à espace de reflet dans l'exotisme du nouveau visage du quartier.

Car depuis la chute du mur, c'est tout un nouveau Berlin cosmopolite qui a émergé. Il n'est plus fait seulement de la présence de communautés étrangères ou d'origine étrangère, mais repose aussi sur une attitude d'ouverture, qui fait de la ville à l'échelle internationale, un des lieux les plus dynamiques et les plus créatifs pour ce qui concerne l'art contemporain, les loisirs nocturnes ou l'économie de l'innovation. Au moment de la chute du mur, le premier nouvel élément de diversité fut assurément celui de voir Berlinois de l'Est et de l'Ouest se côtoyer de nouveau. Mais au-delà du mélange d'avide curiosité, parfois teintée de méfiance ou de dérision, la ville n'a pas vraiment connu de brassage de ces populations longtemps séparées : peu de Berlinois de l'Ouest sont dans les premières années allées s'installer à l'Est, et *vice-versa*, les Berlinois de l'Est ne se sont pas installés en masse à Berlin-Ouest. Si certains ont quitté leurs quartiers de la banlieue Est, où les grands ensembles de *Plattenbau* ont d'emblée constitué un horizon urbain devenu largement répulsif pour des habitants ayant massivement perdu leur emploi, ils émigrèrent plutôt vers les grandes villes de l'Ouest du pays : vers l'Allemagne rhénane et vers la Bavière, quand ce ne fut pas vers le Canada. A l'inverse, les *Wessies* venus s'installer à dans la partie orientale de Berlin, surtout d'abord dans les quartiers de Mitte et de Prenzlauerberg, ne venaient pas majoritairement de Berlin-Ouest, mais plutôt de l'Allemagne de l'Ouest en général. C'est par eux que ces quartiers connurent une vague de profonde mutation, qui à vrai dire avait déjà commencé dans les années 1980 quand la jeunesse branchée de l'Est en avait fait ses lieux de prédilection. Ce sont eux aussi qui devinrent rapidement les vecteurs d'une inexorable gentrification. Et en ce sens le Berlin contemporain de la diversité est porteur d'une puissante ambiguïté : plus les quartiers concernés s'élargissaient (après Mitte et Prenzlauerberg, Friedrichshain et, pour l'Ouest, bientôt Neukölln furent concernés), plus le visage de la ville s'enrichissait d'une nouvelle dimension cosmopolite, plus les catégories les

modestes de la population tendaient à être évincées de ces lieux qui devenaient peu à peu le repaire d'une nouvelle jeunesse. C'est sans doute pour les artistes contemporains que Berlin a été au cours des vingt dernières années la ville d'une conjonction rêvée entre prix bas de l'immobilier, qui permettaient de louer des ateliers pour une fraction de leur coût à Paris, à Londres ou à New-York, et vivacité d'un milieu dédié à la création. Les artistes, d'Olafur Eliasson à Kerren Cytter sont ainsi devenus les figures de proue d'une nouvelle jeunesse cosmopolite. Avec le renchérissement des prix de l'immobilier à partir du début des années 2010, avec aussi la désillusion de voir que le marché de l'art n'a jamais vraiment suivi cette localisation berlinoise, la question est désormais de savoir si la ville saura retenir cette frange la plus symbolique de son dynamisme créatif. Quant au Berlin Gay, facteur d'une diversité dont la ville est aussi, avec New-York, Paris ou Istanbul, devenue un des points les plus animés à l'échelle internationale, il a contribué à donner de Berlin l'image d'une ville ouverte et tolérante. Toute promenade dans le Berlin de la diversité se doit donc de passer par Nollendorfplatz et son désormais presque traditionnel Gay Village, ou par le Berghain, cette discothèque de Friedrichshain, près de Nordbahnhof, où, dès les années 1990 –elle s'appelait alors Ostgut- eurent lieu, dans une centrale électrique désaffectée, les soirées les plus folle du Berlin homosexuel.

Quant à la diversité des populations, au moment de l'ouverture de l'Union Européenne à l'Est, puis de l'ouverture progressive du marché du travail, de nombreux débats ont eu lieu sur l'afflux supposé de Polonais. Mais l'ampleur de la migration est restée très limitée. Même les migrations pendulaires, Szczecin n'est qu'à 140 km et est accessible en train régional, ne se sont pas développées de la manière attendue. Avec la crise économique européenne des années 2008-2013, les représentants d'une nouvelle jeunesse migrante sont cependant venus aussi enrichir le panorama de la diversité berlinoise. Il s'agit cette fois de jeunes diplômés espagnols, grecs ou italiens, voire français, attirés par les opportunités que le décollage de la ville dans plusieurs domaines de pointe, comme l'industrie de la création ou les biotechnologies a suscitées. On retrouve ces nouveaux visages le week-end dans les mêmes quartiers que la jeunesse artistique cosmopolite. Ils fréquentent souvent les mêmes bars ou boites de nuit, mais l'esprit et le rythme sont sensiblement différents : Berlin perd de la sorte un peu de son esprit bohème, tout en s'affirmant dans le panorama international des villes globales. Le pari, à la fin des années Wowereit, le maire de la ville qui avait résumé sous forme du slogan auto-ironique « pauvre mais sexy » l'attitude de sa ville, est bien de rester sexy au moment où enfin semblent poindre des signes de réussite économique et où le secteur de l'immobilier, indicateur au contact de la dimension sensible de la magie urbaine de la diversité, semble décoller après deux décennies de stagnation.

Le Berlin cosmopolite d'aujourd'hui est ainsi en train de vivre une mutation profonde dans plusieurs de ses dimensions fondamentales. Il y a tout d'abord le tournant d'une mémoire de l'histoire de la diversité, désireuse de s'incarner dans l'espace de la ville. Le regard des visiteurs, et la manière avec laquelle la ville s'y prépare et se donne à voir, participent de la sorte d'une redécouverte et d'une remise en valeur, ainsi peut-être que d'une posture inédite d'être à l'histoire de la ville. Il y a celui ensuite d'une ville ayant récemment servi d'écrin à une jeunesse internationale créative et avide d'affirmer ses valeurs de tolérance et de pluralité, mais confrontée à un impact parfois violent avec la banalisation, la *gentrification* et au fond une uniformisation sociale dans laquelle la diversité des visages, des langues et des orientations masque parfois les signes de la silencieuse éviction des représentants de la diversité sociale.